(17

L'OMBRE DU MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Ch. Desnoyer et Du Puy,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 6 JUIN 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLOVIS, clerc d'huissier..	M. LEVASSOR.	UN BRIGADIER de la garde monicipale.....	M. SAINVILLE.*
FERDINAND LEMONNIER, sergent de genie...	M. L'HÉRITIER.	ADÈLE, mercière, femma de Fardinand.....	Mlle AUGUSTINE.
RAGOT, portier.....	M. BOUTIN.	FANNY, sa cousine.....	Mme LEMÉNIL.

La scène sa passe à Paris.

* M. SAINVILLE, pour empêcher qua la première représentation da cette pièce fût retardée de quelques jours, a bien voulu se charger à l'improviste d'un rôle accessoire, dont il s fait un rôle important. Les auteurs lui en temoignent hautement leur reconnaissance.

Une chambra à coucher très-petite. Au fond une alcove et un lit. A la gaocha du public, la porte conduisant à la boutique; en face, une fenêtre, et sur le premier plan, à droite, une petite porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe de nuit. Au lever du rideau, il y a une bougie sur la table.

FANNY, *seule.*

(Elle est assise devant une table, occupée à écrire sur un registre.)

Allons, la vente a encore été bonne aujourd'hui; nous avons fait ce soir plusieurs livraisons assez conséquentes, qui ont joliment remouté la journée. (*Se levant.* Ma cousine ne doit pas etre fâchée de m'avoir donné la première place dans son magasin; car, depuis ce moment-là, sa maison a fièrement prospéré, et elle peut se flatter maintenant d'être une des plus fortes mercières du faubourg Saint-Honoré. (*Apercevant Ragot par la porte du fond.*) Bonsoir, père Ragot!

SCÈNE II.

FANNY, RAGOT.

RAGOT, *entrant.* J'ai bien l'honneur, mamselle Fanny!

FANNY. Qu'est-ce que vous portez donc là?

RAGOT. C'est le journal du soir que je monte au propriétaire... Ah! s'il n'avait pas tous les jours son journal à lire après le dîner, pauvre cher homme! C'est comme le locataire du troisième, M. Varichon, il ne sortirait pas sans avoir li sa Quotidienne: il ne saurait quoi dire de la journée.

Air *du Baiser au porteur.*

Vraiment, cela me tarabuste;
Sans leurs journaux, ces braves gens
Ne pourraient pas savoir au juste
S'ils sont fâchés, s'ils sont contens;
C'est le journal qui régl' leurs sentimens.
Comme ces gens qu'un' vaine crainte agite,

66863

Qui de docteurs s'entourant pour un rien,
Chaque matin attendent leur visite,
Pour savoir s'ils se portent bien.

FANNY. Dam! on est bien aise de connaître les nouvelles... Prêtez-le-moi donc un peu, votre journal?

RAGOT. Oh! je ne peux pas, mamzelle. Si le propriétaire savait qu'on se fusse permis de le lire avant lui...

FANNY. Il n'en saura rien.

(Elle lui arrache le journal de la main.

RAGOT. Mamselle Fanny, rendez-le moi, je vous en prie! Vous allez me compromettre.

FANNY, *ouvrant le journal*. Tiens, il est taché.

RAGOT. Ah! oui, je sais ce que c'est.... c'est moi que j'ai laissé tomber du café dessus en le parcourant.

FANNY. Eh bien! à la bonne heure! j'aime beaucoup vos scrupules après cela.

RAGOT. A propos... et Mme Lemonnier, votre excellente cousine?..... comment se porte l'état de sa santé?

FANNY. Elle est plus triste que jamais.

RAGOT. Elle pense toujours à son défunt... Dieu de Dieu! il pouvait se vanter d'être cruellement aimé, celui-là.

FANNY. Aussi avait-il tout ce qu'il fallait pour plaire: grand, bien fait, un caractère admirable, un bon genre, et si vous ajoutez à cela son uniforme de sergent du génie qu'il portait à ravir, vous aurez une idée du mari que ma cousine regrette.

RAGOT. Que diable! alors, puisqu'il était adoré de sa femme et qu'il l'aimait de même, du moins je le suppose, pourquoi diantre va-t-il désalter?

FANNY. Pourquoi? pourquoi?.... parce qu'il avait donné un soufflet à son lieutenant à la suite d'un repas où la sobriété avait été un peu négligée.

RAGOT. Ah! dam! un soldat, ça ne devrait jamais se griser..... un portier, je ne dis pas, parce qu'il peut toujours allonger le bras jusqu'à son cordon.... et puis, s'il oublie quelques lettres, il les remet le lendemain..... ou le surlendemain; ça retombe sur le dos du facteur; mais dans le militaire, c'est que ça ne badine pas, voyez-vous?.. Alors je comprends: il s'a émigré, pour éviter le désagrément du feu de peloton.

FANNY. Sans doute; il a gagné un port de mer, et s'est jeté sur un bâtiment qui partait pour le Brésil... malheureusement le vaisseau a fait naufrage sur les côtes d'Amérique, et tout a été englouti, équipage et passagers.

RAGOT. Et depuis ce tems-là, la pauvre femme...

FANNY. Elle pense toujours à son mari; elle ne veut pas cesser d'y penser.

RAGOT. C'est une veuve bien rare entre toutes les veuves, mademoiselle Fanny.

FANNY. Et depuis quelque tems c'est bien pis: elle prétend qu'il lui apparait pendant la nuit.

RAGOT. Ah bah! elle revoit feu son époux dans ses reves! Quel affreux cauchemar!

FANNY. Oh! je ne plaisante pas là-dessus, moi..... je ne crois pas aux revenans, d'abord.

RAGOT. Vous êtes un esprit fort, vous, mamselle Fanny... écoutez, quinze jours après la mort de ma pauvre défunte, il y a trente-deux ans, elle est revenue trois fois de suite, et elle m'a dit que, si je ne voulais pas croire aux revenans, je la reverrais sans cesse, à chaque instant.... Ah! dam! alors, comme vous pensez bien..... je me suis dépeché d'y croire..... et depuis ce tems-là elle n'est pas revenue! Que le bon Dieu garde son ame!

FANNY. C'est bon.... c'est bon..... il y a dans les visions de ma cousine quelque chose qui n'est pas naturel...

RAGOT. Je crois bien, c'est le ciel qui lui envoie un avertissement...

FANNY. Nous verrons ça..... je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que ça ne vient pas tout-à-fait du ciel... et peut-être...

RAGOT, *à part*. Ah! mon Dieu! si elle allait découvrir le pot aux roses... (*Haut.*) Eh ben! mais je ne vois qu'un remède à tout cela, moi..... c'est d'en épouser un autre.

FANNY. C'est bien là mon avis; mais elle ne veut pas en entendre parler. Peut-être aussi ne trouve-t-elle pas un prétendant à son goût.

RAGOT. Elle n'en manque cependant pas; et, sans parler de beaucoup d'autres, pourquoi ne prendrait-elle pas M. Clovis? Hein, M. Clovis? C'est ça un bon parti: premier clerc d'huissier... deux clercs sous ses ordres, non compris l'invalide qui porte les copies.

FANNY. Il est gentil, votre Clovis!

RAGOT. Mais..... il n'est pas mal..... gai comme un pinson.

FANNY. Oui, et spirituel comme un serin.

RAGOT. Allons, allons, vous lui en voulez..... mais je m'amuse là à bavarder, et le propriétaire s'impatiente de ne pas voir arriver son journal... Au revoir, mamzelle Fanny.

FANNY. Bon soir, père Ragot, bon soir! aussi bien, v'là ma cousine.

(Entrée d'Adèle très-pâle et très-agitée.)

SCENE III.

FANNY, ADÈLE.

FANNY. Eh! mon Dieu! Adèle, qu'as-tu donc?...

ADÈLE. Ce que j'ai? ce que j'ai? tu vas encore te moquer de moi; et cependant tout à l'heure, à travers la montre..... il m'a semblé le voir regarder dans la boutique.

FANNY. Le voir!.... mais qui donc?

ADÈLE. Lui... Ferdinand.

FANNY. Ton mari?

ADÈLE. C'étaient ses traits, son regard...

FANNY, *à part*. Pauvre cousine!

ADÈLE. J'ai ouvert la porte... il n'y avait plus personne.

FANNY. Je le crois bien... Tiens, veux-tu que je te dise? je ne suis pas contente de toi; tu n'es pas raisonnable du tout. Qu'en pareil cas une veuve soit désespérée pendant trois jours, chagrine pendant trois semaines et mélancolique pendant trois mois; c'est très-bien, c'est naturel, ça se fait partout; mais pleurer son mari pendant quinze mois, ça ne se fait jamais, ce n'est pas dans les usages; je dirai même que c'est blesser toutes les convenances.

ADÈLE. Que tu es folle!

FANNY. C'est que je remarque que ton chagrin, au lieu de diminuer, va toujours en augmentant.... tiens.... surtout depuis une quinzaine de jours... depuis que tu as pris le demi-deuil, une toilette si gentille et qui te va si bien!

ADÈLE. Tu trouves?

FANNY.

AIR *du vaudeville de Préville*.

Le demi-deuil! moitié blanc, moitié noir!
Comme une veuve alors est embellie!
Tout à la fois un regret, un espoir
Se disputent le cœur d'une femme jolie.
A des désirs, des vœux irrésolus,
La belle en vain, cherchant à se soustraire,
Pleure d'un œil le bonheur qui n'est plus,
Sourit de l'autre à celui qu'elle espère.

Eh bien! toi, ce n'est pas du tout ça... Tu pleures encore des deux yeux!

ADÈLE. Ah! ce n'est pas sans raisons.

FANNY. Mais quelles sont ces raisons?

ADÈLE. Tu ris toujours quand je te les dis.

FANNY. C'est qu'elles sont si extraordinaires! une ombre, un spectre... des bêtises enfin.

ADÈLE. Tu vois bien.... je ne t'en parlerai plus.

FANNY. Aussi, c'est avec ces contes-là qu'on t'a bercée..... ma pauvre tante, je ne lui en veux pas; mais elle est la cause de tous les chagrins que tu éprouves aujourd'hui avec ta crédulité.... et puis, tu fais des lectures si agréables!..... tu passes ta vie avec les Enfans du mystère, les Fantômes de la caverne, et pour t'achever tu vas voir la *Nonne Sanglante* à la Porte-Saint-Martin.

ADÈLE. Eh! mon Dieu! je sais combien je dois te paraître faible, ridicule, extravagante; je m'en suis dit là-dessus plus que tu ne pourras m'en dire... je me promets toujours d'avoir plus de caractère, de vaincre ma faiblesse... Mais que veux-tu? c'est plus fort que moi... quand je te dis que presque toutes les nuits je le vois, lui, lui-même, Ferdinand, mon mari!

FANNY. En rêve?

ADÈLE. Non, ce n'est point un rêve; c'est bien sa voix qui me réveille; il est là, bien là, au pied de mon lit; il me parle...

FANNY. Il te parle! (*A part.*) Oh! décidément il y a quelque chose là-dessous. (*Haut.*) Et que te dit-il?

ADÈLE. Il me dit...

AIR : *Rose, l'intention d'la présente.*

Ici, pour essuyer tes larmes,
Je veux me voir un remplaçant.
La douleur flétrirait tes charmes.

FANNY.

Moi, j'suis d'l'avis du revenant,

ADÈLE.

Je l'exige, plus de veuvage,
Par toi je veux être obéi.

FANNY.

Une femme, lorsqu'elle est sage,
Doit obéir à son mari.

ADÈLE.

Ce n'est pas tout... déjà lui-même,
Ce remplaçant, il l'a choisi.

FANNY.

Même air.

Mais c'est d'une prudence extrême.
Dis-moi, ma chère, est-il gentil?

ADÈLE.

C'est, quel chagrin mon ame éprouve!
Un sot, Clovis, qu'il a choisi.

FANNY. Clovis!...

Un sot, c'est vrai, mais je l'approuve,
C'est ce qu'il faut... pour un mari.
L'expérience nous le prouve,
C'est excellent pour un mari.

(*Riant.*) Ah! ah! ah! a-t-on jamais entendu parler de maris qui soient revenus de l'autre monde, exprès pour se choisir des successeurs?..... comme si on avait besoin d'eux pour cela!

ADÈLE. Mais voyons, ne ris donc pas toujours.... conseille-moi. Est-ce qu'il faudra que je l'épouse?

FANNY. Silence! je crois que le voilà.

ADÈLE. Clovis?

FANNY. Lui-même; je crois que je l'entends.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLOVIS.

CLOVIS, *à la cantonnade.* C'est bon, c'est bon, méchantes!... Eh! eh! eh! sont-elles méchantes!...

FANNY. A qui donc en avez-vous, monsieur Clovis?

CLOVIS. Ce sont ces demoiselles qui m'immolent au passage.

ADÈLE. Je leur ai cependant déjà défendu...

CLOVIS. Oh! ce n'est rien..... c'est Mlle Aglaé, qui prétend que j'ai la physionomie agréable.... comme une assignation.... à cause que je suis clerc d'huissier.... Le mot n'est pas mal... j'en suis assez satisfait.

ADÈLE, *bas à Fanny.* Et voilà celui qu'il faut que j'épouse!

CLOVIS. Vous le voyez, cruelle, malgré vos rigueurs, je reviens encore près de vous, plus amoureux, plus passionné que jamais... J'ai des rivaux, je le sais; mais appréciez-moi... voilà tout ce que je vous demande.

AIR *du Premier Prix.*

Le matin lorsque je me lève,
Je crois vous voir dans le brouillard.
Chaque nuit je vous vois en rêve,
Vous me donnez le cauchemar.
J'ai toujours vos yeux dans la tête,
Je dessèche pour vos attraits;
Enfin j'vous aim', que j'en suis bête,
Et je ne changerai jamais;
Non, non, non, non, je ne changerai jamais.

Appréciez-moi, vous dis-je, appréciez-moi!

ADÈLE. Me parlerez-vous donc toujours de cela?... Vous savez bien que c'est impossible.

CLOVIS. Je connais la raison que vous allez m'opposer; je sais que vous allez me dire que la mort de votre mari n'est pas authentique, que la preuve légale n'en existe pas... Mais je vous en préviens, le moyen est usé... il est usé jusqu'à la corde, le moyen.

ADÈLE. Que voulez-vous dire?

CLOVIS. Que demain, au plus tard, vous saurez officiellement à quoi vous en tenir.

ADÈLE. Demain?

CLOVIS. Oui, demain vous aurez l'extrait mortuaire de votre mari... Il est toujours agréable pour une femme de tenir l'extrait mortuaire de son mari... Eh! eh! eh! le mot est fort joli.... j'en suis très-satisfait.

ADÈLE. Monsieur!...

CLOVIS. Ah! pardon, pardon!

FANNY. M. Clovis ne sait ce qu'il dit, ma chère; toutes les démarches qu'on a faites à cet égard ont été infructueuses.

CLOVIS. Ah! je ne sais ce que je dis!... Eh bien! apprenez que c'est le secrétaire général du ministère de la marine qui me l'a promis.

FANNY. A vous?

CLOVIS. Oui, à moi... c'est-à-dire, pas à moi-même, mais à une jeune et jolie nymphe de l'Opéra, que je poursuis depuis quelque tems.

FANNY. Ah! vous poursuivez les nymphes!

CLOVIS. Certainement je la poursuis..... je la poursuis en paiement d'une somme

de 1500 fr., pour le prix d'un fusil de chasse et d'une paire de pistolets de combat.

FANNY. Un fusil! des pistolets!... à une danseuse!

CLOVIS. Oui.... C'est un présent qu'elle a fait à son cousin, qui est sapeur dans la garde nationale... Comme je sais qu'elle a beaucoup de crédit au ministère, je la ménage... je lui envoie des commandemens sous enveloppe, pour que ses domestiques ne sachent rien; et elle m'a bien promis que demain, au plus tard, et peut-être même ce soir, j'aurai la pièce en question.... Si vous le permettez, je vais lui envoyer un mot par le portier. (*Appelant par la porte du fond.*) Père Ragot! père Ragot!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, RAGOT.

RAGOT, *entrant.* Me voilà, me voilà, madame Lemonnier, prêt à vous servir, si j'en fusse capable.

ADÈLE. C'est M. Clovis qui a besoin de vous. (*A Clovis.*) Vous permettez, monsieur, que je vous quitte?

CLOVIS. Comment donc, madame, avec grand plaisir.

FANNY, *à part.* Le sot!

CLOVIS, *à part.* Je crois que j'ai dit une simplicité... Ah! bah!... elles n'y ont pas fait attention. (*A Adèle qui sort avec Fanny.*)

AIR *de la valse de Robin des bois.*

Au revoir, ma belle future.

FANNY, *à Adèle.*

Si les esprits te font frémir,
Epouse-le, va, je l'assure
Que tu ne saurais mieux choisir.
Et, s'il meurt, ne sois pas en peine;
Car, ma chère, après son trépas,
Tu peux en être bien certaine,
Son esprit ne reviendra pas.

CLOVIS.

Au revoir, ma belle future,
Exaucez mon plus cher désir;
Epousez moi, je vous assure
Que vous ne sauriez mieux choisir

(*Sortie d'Adèle et Fanny.*)

SCÈNE VI.

CLOVIS, RAGOT.

CLOVIS. Eh bien! père Ragot, qu'y a-t-il de nouveau?

RAGOT, *regardant à la porte.* Plus bas, plus bas, monsieur, prenez donc garde! on pourrait nous entendre..... ah! enfin, les v'là dans la boutique, nous pouvons parler.

CLOVIS. Pourquoi donc avez-vous peur, père Ragot? je ne vous ai jamais vu si timide.

RAGOT. C'est qu'il y a du danger..... beaucoup de danger... j'ai peur qu'on ne parvienne à tout découvrir.

CLOVIS. Ça ne se peut pas.

RAGOT. Ça ne se peut pas! eh bien! si je vous disais que la veuve a parlé à ses demoiselles, qu'elle leux y a dit que son mari revenait toutes les nuits, et qu'elles n'ont pas voulu le croire, sa cousine surtout... la petite Fanny, qui était là tout à l'heure. Si la mercière vient à savoir la vérité, elle me fera mettre à la porte, il n'y a pas à dire... et comme je tiens à mon cordon.

CLOVIS. Père Ragot, est-ce que vous voudriez m'abandonner... après toutes les promesses... que je vous ai faites.

RAGOT. C'est pour ça..... je n'ai encore touché que dix francs sur les cent écus que vous m'avez promis, et c'est trop maigre, ça ne vaut pas la peine que je me prete à votre estratagème... à vos évolutions nocturnes.

SCENE VII.

LES MÊMES, FANNY; *elle entre sans être aperçue et reste à la porte qu'elle referme sur elle de tems en tems.*

CLOVIS. Tenez, père Ragot.

(Il lui donne de l'argent.)

RAGOT. Encore deux pièces de cent sous; merci... reste deux cents quatre-vingt fr.

FANNY *à part.* Deux cent quatre vingts francs!

CLOVIS. Laissez-moi faire le revenant une dernière fois...

FANNY. Le revenant!

CLOVIS. Une seule... je ne vous demande que ça.

RAGOT. Bien sûr?

CLOVIS. Bien sûr... et je la déciderai à m'épouser.

RAGOT. Et vous me paierez mes deux cent quatre-vingts francs?

CLOVIS. Je le jure sur votre tête.

RAGOT. Sur ma tête!

FANNY, *toujours à part.* Oh! les scélérats; le revenant, c'était lui!

CLOVIS. Oui, je veux venir la trouver cette nuit pour frapper un dernier coup.

RAGOT, *réfléchissant.* Sur ma tête!

CLOVIS. Et pour compléter l'illusion, je connais un fripier qui me procurera un uniforme pareil à celui du défunt. Heim! c'est là une idée!

RAGOT. Fameux! fameux!

CLOVIS. N'est-ce pas? eh, eh, le moyen est ingénieux, fort ingénieux, j'en suis très-satisfait.

AIR *de l'Héritière.*

S'il faut croire ce qu'on assure,
Le mort était joli garçon.
Comme lui j'ai de la tournure,
Le regard vif et l'air luron;
Sous l'uniforme j'aurai bonne façon.

RAGOT.

Certes, vous devez, mon cher maître,
Fort bien remplir vot' rôle ainsi.

FANNY, *à part.*

Oui, car il est taillé comme il faut l'être,
Pour faire une ombre de mari.

(Du ce moment, le public ne la voit plus; elle ne reparaîtra plus qu'à la sortie des deux personnages.)

CLOVIS. Alors c'est entendu, père chose; vous me donnerez la clef de la resserre pour que je puisse m'introduire ici, comme de coutume, par cette petite porte.

(Il montre une petite porte perdue à la droite du public.)

RAGOT. Je ne demande pas mieux, monsieur Clovis; mais vous me promettez encore ....

CLOVIS. Votre argent? je vous le promettrai toujours. (*Il se met à écrire.*) Ah ça! il faudrait porter sur-le-champ ce petit mot-là chez cette danseuse où vous êtes allé l'autre jour.

RAGOT, *à lui-même, pendant que Clovis écrit.* Enfin c'est toujours dix francs, et cent sous qu'on me doit au troisième, avec ça je pourrai nourrir...

CLOVIS. Vos enfans?

RAGOT. Non, mes numéros; un terme sèche, que je poursuis... ah! le gredin!... si je l'attrape... il m'en a fait faire, des pas et des démarches!...

CLOVIS. Tenez, dépêchez-vous, car il se fait déjà tard.

AIR *du Royaume des femmes*

Partons, mais au revoir!
Le sort nous est prospère;
Mon bonheur, je l'espère,
Sera fixé dès ce soir.
A ce soir! à ce soir!

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

FANNY, *seule.*

Ah! les monstres! c'est une horreur! c'est une infamie! c'est une abomination! j'en frémis lorsque j'y pense!.... oser se faire passer pour l'ame de ce pauvre Ferdinand! ah! ça crie vengeance!

AIR *du vaudeville de Mademoiselle Marguerite.*

Vit-on jamais pareille audace!
D'horreur j'en ai le sang glacé.
D'un époux prendre ici la place!
Et la place d'un trépassé!!
Faire le mort près d'une belle,
Certes c'est un trait révoltant...
Passe encore s'il eût auprès d'elle
Joué le rôle d'un vivant.

SCÈNE IX.

FANNY, ADÈLE.

FANNY, *à Adèle qui entre.* Ah! ma chère amie, si tu savais...

ADÈLE. Quoi donc?

FANNY. Tiens, je suis tellement en colère... je ne peux plus parler..... ça m'étouffe...

ADÈLE. Voyons, tâche de te remettre.

FANNY. M. Clovis...

ADÈLE. Il est parti.

FANNY. Je le sais bien, mais il va revenir.

ADÈLE. Non; la boutique est fermée.

FANNY. Ça n'y fait rien..... oh! je sais tout, ma chère.

ADÈLE. Tu sais tout?

FANNY. Si l'on a jamais vu avoir des pareilles inventions!

ADÈLE. Mais qu'est-ce qu'il te prend donc? as-tu perdu la tête?

FANNY. Tu sais bien la petite resserre qui est là derrière ta chambre et qui a une sortie sur le jardin?

ADÈLE. Eh bien?

(Musique à l'orchestre.)

FANNY. Attends un peu... écoute...

ADÈLE. Quoi ?

FANNY. Je ne me trompe pas; j'entends du bruit de ce côté.

ADÈLE. Ah ! mon Dieu !

FANNY. Ne crains rien..... je sais ce que c'est... c'est ton mari.

ADÈLE. Mon mari !

FANNY. Non, son ombre.

ADÈLE, *effrayée*. Fanny, ne plaisantons pas là-dessus.

FANNY. Je ne plaisante pas... je n'en ai pas envie. Oh ! le traître ! le scélérat ! l'infâme !

ADÈLE. Mais de qui parles-tu donc ?

FANNY. Viens, viens ! tu vas tout savoir. rentrons.... Oh ! ces monstres d'hommes ! c'est affreux, ma parole d'honneur !

(Elle l'emmène par la droite.)

SCENE X.

FERDINAND, *à la fenêtre*.

Personne !. . (*Il saute sur le théâtre.*) Ma foi, mon cher Ferdinand, te voilà chez toi... ou plutôt chez ta femme.. .. Ah ! cette lumière... elle me trahirait peut-être... (*Il l'éteint. Retournant vers la fenêtre.*) Maudits agens de police ! comme ils me poursuivaient ! c'est égal, j'ai dépisté les chiens... et en deux tems, crac... par dessus le mur du jardin..... décidément la gymnastique est une belle chose... Mais que d'événemens, grand Dieu ! depuis quinze mois ! forcé de quitter la France ; sauvé par miracle d'un naufrage où j'ai vu périr tous mes compagnons de voyage, j'écris vingt fois à ma femme, et je ne reçois jamais de réponse... peut-être que la police a intercepté mes lettres, sans cela... mais j'y songe... si elle avait intercepté aussi celle qui annonçait à ma femme mon retour pour ce soir...

SCENE XI.

ADÈLE, FERDINAND.

ADÈLE, *avec intention*. Bonsoir, Fanny, bonne nuit !

FERDINAND, *à part*. C'est elle..... elle a reçu ma lettre.

ADÈLE, *à part*. Je sais tout à présent... ah ! monsieur Clovis !

(Ferdinand parle bas pendant toute cette scène, et, de tems en tems, regarde du côté de la fenêtre, comme s'il craignait d'être surpris.)

FERDINAND. Enfin, chère amie, c'est toi !... tu ne saurais croire avec quelle impatience je t'attendais !

ADÈLE, *à part*. Le misérable ! c'est qu'il imite jusqu'au son de sa voix.

FERDINAND. Approche donc, que je t'embrasse !

ADÈLE, *avec ironie*. Doucement, monsieur ! vous oubliez quel est ici votre personnage.

FERDINAND. Mon personnage !

(Il veut l'attirer à lui.)

ADÈLE. Ne me touchez pas ! ce serait manquer de présence d'esprit.

FERDINAND, *à part, étonné*. De présence d'esprit... Que veux-tu dire ?

ADÈLE. Si quelqu'un entrait...

FERDINAND. Il n'y a rien à craindre..... personne ne peut venir.

ADÈLE. Personne... si fait... car je vais appeler pour avoir de la lumière.

FERDINAND. Ce n'est pas la peine..... puisque tu es auprès de moi, que je te presse dans mes bras, je n'ai pas besoin de lumière... allons, allons, Adèle..... n'aie donc pas peur... embrasse-moi.

ADÈLE, *comme voulant à se fâcher*. Encore ! ah ça mais, voulez-vous bien me laisser, monsieur ?

FERDINAND. C'est comme ça que tu me reçois... moi, ton Ferdinand, ton mari, qui revient...

ADÈLE. Oh ! grâce au ciel, je ne crois plus aux revenans.

FERDINAND. Merci.

ADÈLE. Sortez, entendez-vous, sortez sur-le-champ, et que je ne vous revoie jamais.

FERDINAND, *à part*. Est-ce que par hasard j'aurais une fièvre cérébrale ? ou bien est-elle devenue folle ? (*Haut.*) Voyons, reviens à toi, chère amie, tu me prends pour un autre.

ADÈLE. Non, monsieur, je sais parfaitement qui vous êtes.

FERDINAND. Et c'est ainsi que tu me traites !

ADÈLE. Cela vous étonne, après votre conduite ?

FERDINAND. Ma conduite !... si j'y comprends quelque chose...

ADÈLE. Allez, monsieur, c'est affreux !.. c'est indigne !..... s'introduire chez moi la nuit !...

FERDINAND. Le beau malheur ! il le fallait bien !

ADÈLE. Et par une porte secrète encore !

FERDINAND. Il n'est pas question de porte secrète; c'est par la fenetre que je suis entré.

ADÈLE. Par la fenêtre!... Eh bien! il ne manquait plus que cela... Et que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on vous a vu ?

FERDINAND. Parbleu! on pensera... tout ce qu'on voudra.... Qu'est-ce que ça me fait... je suis ici chez moi.

ADÈLE, *furieuse*. Chez lui! chez lui! Pour la deruière fois, sortez, monsieur.

FERDINAND. Que je sorte!

ADÈLE. Et je vous le répète, ne revenez jamais... Votre amour m'est insupportable.

FERDINAND. Insupportable!

ADÈLE. Un autre a reçu ma foi, mes sermens.

FERDINAND. Un autre!...

ADÈLE. Et jamais je n'éprouverai pour vous ce que j'ai éprouvé, ce que j'éprouve encore pour lui.

FERDINAND. Et c'est à moi que vous faites cette jolie confidence?... Ah! j'étouffe de colère !

ADÈLE. Sortez! monsieur, sortez par où vous êtes venu.

FERDINAND. Par la fenêtre!

(Adèle sort et lui ferme la porte au nez.)

SCENE XII.

FERDINAND, *puis un instant après*, CLOVIS.

FERDINAND. Eh bien! fai es donc quinze cents lieues, exposez-vous donc à être fusillé!... et cela pour apprendre de la bouche de votre femme qu'elle ne vous aime plus, qu'elle en aime un autre, et qu'enfin vous êtes..... Ah! que ne suis-je resté avec les sauvages du Canada! (*Musique à l'orchestre.*) Qu'est-ce que c'est?. (*Clovis, grotesquement affublé d'un uniforme, entre par la petite porte.*) Un homme, je crois!... oui... un homme!... mon rival, sans doute..... ah! je le voudrais! ça me ferait tant de plaisir d'assommer quelqu'un dans ce moment-ci!

CLOVIS. Eh! eh! eh! me voilà encore une fois arrivé sans mauvaise rencontre... J'ai vraiment du bonheur; jamais personne ne me voit entrer ici.

FERDINAND, *à part*. Si je ne me trompe, c'est un militaire... Eh bien! tant mieux! nous pourrons nous couper la gorge ensemble... ça me consolera.

CLOVIS. Il fait noir comme dans un four... Je crois que cette profonde obscurité pourrait bien me rendre téméraire.... Depuis que je m'introduis la nuit chez la charmante veuve, j'ai toujours été fort respectueux.

FERDINAND, *à part*. Hein? qu'est-ce qu'il dit? je n'entends pas...

CLOVIS. La faible clarté d'une veilleuse suffisait pour en imposer à ma timide flamme; mais du moment qu'on n'y voit goutte, je ne réponds plus de rien. Eh! eh! eh! (*Se dirigeant du côté du lit.*) Avançons vers cet asile du mystère.

FERDINAND, *à part*. Oui, avance, avance... tu ne te doute guères de ce qui t'attend dans l'asile du mystère.

(Il entre dans l'alcove et se cache derrière les rideaux.)

CLOVIS, *s'arrêtant*. Un instant!..... Je présume que j'allais faire une betise..... c'est étonnant, mais enfin c'est possible... Clovis, mon bon ami, rappelez-vous que vous n'etes qu'une vapeur légère..... vous ne devez pas etre autre chose qu'une vapeur légère... ainsi n'allez pas, par une imprudente réalité, faire évanouir la puissance de l'illusion.

FERDINAND, *passant sa tête entre les rideaux*. Qu'est-il donc devenu?... Ah! le voilà qui vient.

CLOVIS, *s'approchant du lit*. Quand je pense que là, derrière ces rideaux, repose une intéressante créature douée de mille appas.

FERDINAND, *à part*. La peste te crève, animal, avec tes appas!

CLOVIS. Un ton modeste.

FERDINAND. Brigand, va!

CLOVIS. Un caractère doux.

FERDINAND. Comme je t'étranglerais de bon cœur!

CLOVIS. Un air de candeur, une vraie figure de vierge..... Allons, allons, chassons ces idées séductrices, et ne songeons qu'à bien jouer mon rôle.

FERDINAND, *à part*. Son rôle!

CLOVIS. Adèle!... dors-tu? (*A part.*) Ah! que je suis bête!... une voix sépulcrale.... Adèle!... dors-tu?

FERDINAND, *maîtrisant un mouvement de fureur.* Je ne sais qui me retient...

CLOVIS. Elle a fait un mouvement... son sommeil est agité... elle rêve peut-être de moi... oui, j'en suis sûr, elle rêve de moi... Pauvre petite chatte!... c'est le moment de frapper son imagination par une apparition subite.

FERDINAND, *à part.* Armons-nous de patience, et tâchons de le faire jaser.

CLOVIS. Chère Adèle!...

FERDINAND, *prenant une voix de femme.* Qu'est-ce?... qui êtes-vous?

CLOVIS. Ferdinand... ton mari.

FERDINAND, *à part.* Ferdinand!... Pourquoi donc prend-il mon nom, ce gaillard-là?...

CLOVIS. J'ai abandonné la demeure céleste des élus.. je viens des Champs-Elysées.

FERDINAND, *à part.* C'est bien possible; ils sont à deux pas d'ici.

CLOVIS. Hein!

FERDINAND. Hein!

CLOVIS, *à part.* J'ai cru qu'elle parlait.

FERDINAND, *de même.* J'ai cru qu'il disait quelque chose.

CLOVIS. Tu n'as pas oublié sans doute ce qui s'est passé entre nous la dernière fois que je suis venu te trouver.

FERDINAND, *à part.* Ah! bon Dieu! qu'est-ce qui s'est donc passé? (*A Clovis, avec la voix de femme.*) Qu'est-ce qui s'est passé?

CLOVIS. Comment! chère amie, tu ne te rappelles pas que tu as juré...

FERDINAND. J'ai juré?...

CLOVIS. D'être la femme de ce pauvre Clovis.

FERDINAND, *à part.* Mon gaillard se nomme Clovis.

CLOVIS. Un jeune homme charmant.

FERDINAND. Un sot.

CLOVIS. Hein!

FERDINAND. Un drôle.

CLOVIS. Madame!

FERDINAND. Un polisson!...

CLOVIS. Madame... madame... voilà des expressions..... (*A part.*) Elle a plus mauvais ton que je ne croyais...

FERDINAND, *d'une voix douce.* Mais dites-moi, mon ami...

CLOVIS. Ah! à la bonne heure... elle se radoucit... Eh! eh! eh! ça me fait un effet. (*Haut.*) Que me veux-tu, chère Adèle?

FERDINAND. Une chose m'étonne, c'est qu'après votre mort, vous soyez encore comme vous êtes... aussi...

CLOVIS. Aussi bien conservé, n'est-ce pas, aussi joli garçon..... eh! eh! eh! tu te souviens, tendre amie, de m'avoir vu à la simple lueur de ta veilleuse, et le fait est que la nuit, dans la demi-teinte, je ne suis pas mal...

FERDINAND, *s'approchant de Clovis.* C'est étonnant pour une ombre, un spectre...

CLOVIS. Ah! ne vous y trompez pas, madame; ce que vous entrevoyez n'est pas mon corps.

FERDINAND. Non?

CLOVIS. C'est une vapeur légère.

FERDINAND. Ah! c'est une vapeur? (*A part.*) J'te vas en donner d'la vapeur!

CLOVIS. Que vos yeux peuvent bien apercevoir, mais que votre main ne saurait atteindre.

FERDINAND, *à part.* Nous allons voir.

(Il lui donne un soufflet.)

CLOVIS. Hein! qu'est-ce que c'est?..... par exemple!... il est solide celui-là, pour un soufflet de femme.

FERDINAND, *le prenant à la gorge.* Misérable!

CLOVIS. Aie! aie! aie!

FERDINAND. C'est donc ainsi que tu trompes une pauvre femme!

CLOVIS. Ne serrez pas si fort... j'étouffe.

FERDINAND, *le tenant toujours à la gorge.* Qui es-tu? depuis combien de tems viens-tu ici? dis, réponds-moi!

CLOVIS. Comment... voulez-vous... que je réponde... vous m'étranglez.

(L'orchestre joue en sourdine l'air: *Garde à vous.*)

FERDINAND, *lâchant Clovis.* Quel est ce bruit?

CLOVIS. Ma foi, allez y voir si vous voulez, je ne suis pas curieux.

(Il veut s'échapper par la petite porte.)

FERDINAND, *se plaçant devant lui.* Tu ne sortiras pas d'ici.

CLOVIS. Mais c'est donc le diable que cet homme-là.

(Il va pour sortir par le magasin, il se trouva face à face avec un brigadier de la garde municipale.)

SÈNCE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN BRIGADIER DE GARDE MUNICIPALE, FANNY, *une lumière à la main.*

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Halte là!

FERDINAND, *à part.* Les municipaux!... je suis flambé!

(Il se place derrière la porte, de sorte que Fanny ne le voit pas encore.

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Camarade, j'aurais un mot à vous dire en particulier; si c'était un effet de votre complaisance de m'accompagner jusqu'au poste, je vous communiquerais ça en route.

CLOVIS, *lui présentant un siège.* Parlez, brigadier!... ne vous gênez pas..... certainement je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable..... De quoi s'agit-il?

LE BRIGADIER. J'ai ordre de vous arrêter.

CLOVIS. Qui ça?... moi!

LE BRIGADIER. Vous-même.. Ferdinand Lemonnier, sergent de génie.

FANNY, *à part.* Le voilà pris dans ses filets!

CLOVIS. Brigadier, votre jugement s'égare... je ne suis point Ferdinand Lemonnier.

LE BRIGADIER. Mon brave, si vous n'étiez pas le particulier en question, que feriez-vous donc ici?

CLOVIS. Ça, c'est une autre affaire... je causais bien tranquillement avec monsieur quand vous êtes entré.

(Il montre Ferdinand.)

FANNY, *reconnaissant Ferdinand.* Ah! mon Dieu!... est-il possible!...

FERDINAND, *bas à Fanny.* Silence!..... ou je suis perdu.

FANNY, *tremblante.* Je... je suis muette.

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Ah! ah!..... vous n'êtes pas seul..... (*A Ferdinand.*) Pourriez-vous me dire, monsieur, quelle affaire importante vous aviez à traiter ensemble à cette heure?

FERDINAND, *bas au brigadier.* Brigadier... ma position ici est extrêmement délicate... à cause... (*montrant Clovis*) à cause du mari...

LE BRIGADIER, *de même.* Ah! oui.... je comprends, je comprends..... à cause du mari..... Au fait, vous ne pouvez pas dire ces choses-là devant lui.

FERDINAND. Sans doute... ça serait trop fort.

LE BRIGADIER, *riant.* Pauvre diable..... il aurait mieux fait de rester où il était.

FERDINAND, *de même.* Ce n'était guère la peine de se déranger pour cela.

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Camarade, je suis vraiment bien fâché de ce qui vous arrive; mais vous connaissez les devoirs militaires aussi bien que moi... il faut que j'exécute mes ordres.

CLOVIS. Brigadier, je vous réitère que vous êtes dans une erreur excessivement profonde.

LE BRIGADIER. Minute, mon camarade, je connais mon affaire... vous êtes sergent du génie, pas vrai?

CLOVIS. Mais du tout!... c'est justement là ce qui vous trompe.... je suis clerc d'huissier... clerc d'huissier, ça n'a pas le moindre rapport avec le génie.

LE BRIGADIER. Voyons, voyons, mon brave, la feinte est inutile et superflue pour le quart d'heure; ainsi demi-tour à droite et en avant.

CLOVIS, *à part.* Est-il bête le brigadier avec son demi-tour!

LE BRIGADIER. Allons, allons, à l'Abbaye! à l'Abbaye!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ADÈLE.

ADÈLE. D'où vient donc tout ce bruit? ciel! mon mari!

(Elle tombe dans un fauteuil.)

CLOVIS. Moi! son mari!

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Ah! vous voyez bien, madame vous a reconnu!

CLOVIS. C'est un peu fort, par exemple!

FANNY, *bas à Adèle.* C'est le seul moyen de le sauver.

CLOVIS. La voilà qui revient.... vous allez voir que je ne suis pas son mari.

ADÈLE, *se jetant dans les bras de Clovis.* Ah! cher époux, tu m'es donc enfin rendu!.....

CLOVIS, *cherchant à se débarrasser d'elle.* Hein!.... qu'est-ce que c'est que ça?.... en voilà bien d'une autre à présent! La mal-